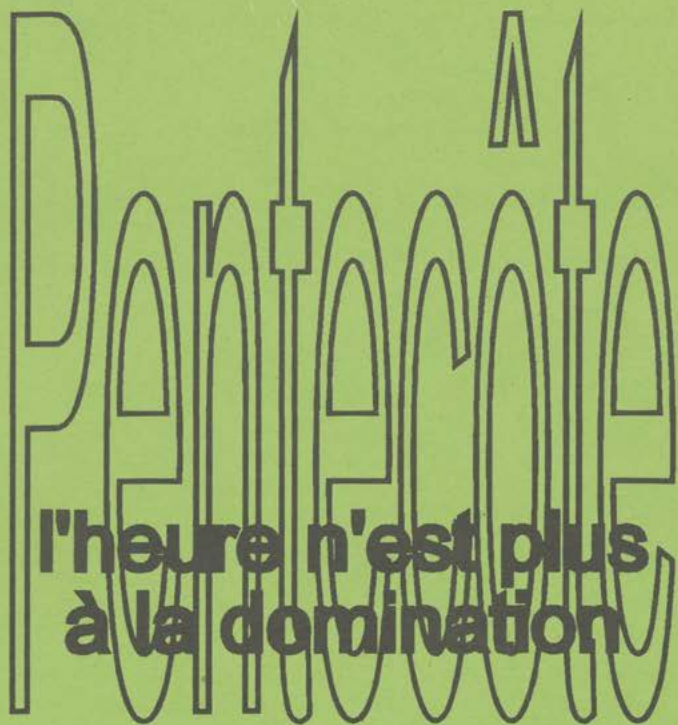


DLP 15-6-93117754

FEMMES ET HOMMES EN EGLISE



**l'heure n'est plus
à la domination**

BULLETIN INTERNATIONAL

Trimestriel
Juin 1993

54

ISSN 0294-3700

SOMMAIRE

FEMMES ET HOMMES EN ÉGLISE

68, rue de Babylone 75007 Paris

Tél : 47 05 76 99

Bulletin international

- Evreux Assises du partenariat	1
Une relation-clé : femmes et hommes partenaires	7
<i>par Alice Gombault</i>	
- Canada	
Chronique d'un séjour profitable	16
<i>par Marie-Thérèse van Lunen Chenu</i>	
- Actualité :	
appels, colloques, actions, décisions	23
- Documents	
Femme de prêtre <i>par G.J.</i>	29
Les femmes dans la société française	32
(extraits d'une conférence <i>de G. Marc</i>)	
- Etude	
Samson - lecture plurielle (suite)	35
<i>par Michèle Buret</i>	

Ont contribué à la réalisation de ce bulletin en dehors des signataires des articles :
D. Boyer, B. et Ph. Crestois, P. Lautrey, J. Paton, M-C. Ramel.

Ce numéro
35 FF

ABONNEMENTS 1993 (partant de janvier)
France 140 F, Europe 155 FF, Autres pays 180 FF
A verser à : FHE, 68, rue de Babylone - 75007 PARIS
CCP : 161225 A PARIS

Directeur de Publication : Jean-Pierre Leconte - Commission Paritaire n° 63-173
Réalisation : Imprimerie Orcades 12 rue des Carmélites 86000 POITIERS
Dépôt légal : 2 trimestre 1993

C'est encore loin la Pentecôte ?

Est-ce bientôt le jour où les responsables d'Eglises croiront vraiment que l'Esprit-Saint a été donné au peuple, au-delà de toute frontière jusqu'alors imaginée ? Quand accepteront-ils que tout baptisé/e a le pouvoir d'être prophète et que ce pouvoir-là n'est plus affaire de temps anciens ou apanage de spécialistes ?

Quand inscrira-t-on dans les habitudes et institutions humaines que la diversité non seulement n'est pas menace ou défi mais bien plutôt fonde en vérité tout projet d'alliance digne de ce nom ?

Quand fera-t-on de l'oecuménisme l'une de ces terres nouvelles promises aux peuples d'alliance ? Non un terme mais une matrice ? Non un but mais une visée ? Non un panneau indicateur mais un horizon ?

La Pentecôte viendra, car Dieu a vraiment l'air d'y tenir, au témoignage des textes reçus relus et priés ; la Pentecôte de femmes et d'hommes partenaires - il est bien question d'alliance -pouvant la célébrer dans les multiples reconnaissances qui font -toujours au témoignage des textes - qu'il y a bel et bien Pentecôte ; l'inattendu dans l'attendu des fêtes répétées en anniversaires ; l'incongru dans le convenu des ritualités ; l'inconcevable...jusqu'au moment où les témoins se décident enfin à le concevoir, autrement ; l'insolent et l'irrévérencieux...à moins qu'on ne tienne pas tellement à croire en la liberté et l'amour de Dieu et qu'on préfère Le fossiliser en idole.

Que serait un amour sans humour ?

Que serait une liberté sans libération ?

Si un chameau peut passer par un trou d'aiguille, l'Esprit-Saint va encore inventer une Pentecôte à sa façon. Mais qui peut prétendre savoir d'avance la façon de la **ruah** de Dieu ?

Jean-Pierre LECONTE

S'il s'agit de déceler les signes de la Pentecôte en mai-juin 1993, la parole se fait hésitante. S'il s'agit d'émotion et d'aspiration, tout va bien : le retour de la fête de Pentecôte garde toute son impertinence, comme toute autre naissance, comme toute création.

Mais peut-on la rapporter aisément à la multiplication des actes de désarroi et de la violence qui si souvent les sanctionne et les médiatise ? La France vient d'en connaître toute une série mais qu'est-ce, en regard de tant d'autres pays ?

Est-ce dérisoire de valoriser le patient travail des acteurs et actrices de Femmes et Hommes en Eglise, de leurs partenaires au Québec, de tout ce réseau de femmes et d'hommes pour qui FHE représente l'assurance que la si difficile question du partenariat entre les sexes reste l'aiguillon d'une recherche et d'un désir de partage vers toutes les autres formes de partenariat susceptibles d'humaniser l'humain ?

PEKIN 1995

Lors d'un dîner-débat organisé par le groupe Grain de Sel, Pierrette BIRAUD, représentante de la France à la Commission des Droits des Femmes à l'ONU, a annoncé la tenue d'une **Conférence mondiale de l'ONU** et d'un Forum des ONG sur les Droits des Femmes à Pékin du 5 au 15 septembre 1995. Dix ans après Nairobi, cette conférence ne revêt pas un caractère systématique. Elle a été programmée au vu de l'aggravation de la condition des femmes : flux de femmes réfugiées, droits sociaux menacés dans certains pays, féminisation de la pauvreté, augmentation de la violence à l'encontre des femmes. Le bilan est suffisamment alarmiste pour décider l'ONU à cette conférence.

Un texte sur la violence sera probablement proposé pour la première fois à l'ONU. Il serait susceptible d'aboutir à une convention comme celle que nous connaissons sur l'élimination de toutes les formes de discrimination.

Un appel aux associations est lancé, pour que celles-ci fassent remonter leurs observations sur ces sujets. Alice GOMBAULT qui représentait FHE à ce dîner a demandé qu'on n'oublie pas cette forme de violence que constituent le chantage et la pression morale que s'entendent à exercer les Eglises à l'endroit de leurs fidèles et qui atteignent plus durement les femmes que les hommes.

>>> Nos idées et nos observations sur ces sujets sont à faire parvenir à l'Inspectrice Générale des Affaires sociales, Micheline GALLABERT, IGAS, 8, avenue de Ségur, 75007 PARIS.

Le journal *Echos de l'Eure* n°16 de mai 1993 dans le mouvement même des Assises du Partenariat a donné la parole aux acteurs, notamment du groupe d'Evreux.

Les assises du partenariat

Evreux 13 mars 1993

Le mot est à la mode, et certains réalisent qu'ils sont partenaires sans le savoir.

Jean Joncheray, premier intervenant montre que, pour exister, le partenariat doit « *prendre corps dans des pratiques repérables* » (que l'on reconnaît facilement). Il cherche à *promouvoir tout ce qui est réciprocité, interdépendance* ».

Il est donc question de « contrat », « projet », « règle du jeu » et « prise en compte du temps » ; c'est-à-dire le contenu de notre engagement comme partenaires, nécessairement « *égaux, mais différents* ».

Sur ce chemin, il y a une relation-clé : le caractère fondamental de la relation sexuelle ». Alice Gombault, de l'équipe nationale FHE, expose que « toute relation a quelque chose à voir avec la relation primordiale homme-femme... **Chacun des deux est plénitude d'humanité et, en**

même temps, aucun des deux ne peut annexer cette plénitude ».

Le « manque » est constitutif de l'homme comme de la femme.. » Il donne la possibilité de construire quelque chose ensemble et de nous construire mutuellement.

Aujourd'hui des réalités de société se modifient (passage de la notion d'autorité paternelle à celle d'autorité parentale, maîtrise de la fécondité, accession des femmes au même monde du travail, etc...) ; « *avec elles se modifie une symbolique de l'homme et de la femme* ».

« Femme et homme font système, et l'un des éléments du système ne peut évoluer sans que l'autre n'en soit aussi atteint » (idem cleric- laïc). « Les bases du partenariat s'établissent par les deux parties...dans une perspective de construction mutuelle et permanente des identités...Un authentique partenariat est de nature à remettre en cause l'organisa-

tion de la société » et la conférence termine en évoquant le mystère chrétien : les relations trinitaires et celles de Dieu avec les humains, partenaires de leur salut.

Paroles fortes qui mirent en route six ateliers de travail : sur les conflits, la vie d'équipe, les différences de génération, les différences sociales et le pouvoir.

Des convictions furent énoncées en conclusion :

Le partenariat est nécessaire à l'avenir de la société :

- pour équilibrer les pouvoirs,
- pour le respect de l'autre,
- pour qu'il n'y ait pas de perdant.

Les conditions du partenariat sont :

- des règles établies,
- des rôles définis,
- transparence et tolérance
- durée déterminée (un contrat).

Pour évaluer si le partenariat progresse ou non :

- voir comment les gens concernés sont informés,
- si les décisions prises sont publiées et par qui,
- l'existence de statuts et de lettres de mission,
- la composition des instances de décision : femmes, hommes, clercs, laïcs.

Le groupe Femmes et Hommes en Eglise d'Evreux propose de faire un bout de chemin avec tous les demandeurs : comme partenaire, et non comme expert. Il invite toutes les instances à fonctionner en partenaires.

François MARIN

Synode d'Evreux

Orientation 55

Dans tous les lieux et niveaux où se décide et s'anime la vie ecclésiale, sera réalisée, officialisée et garantie la coresponsabilité effective entre hommes et femmes, prêtres et laïcs, particulièrement par une répartition équilibrée des responsabilités, charges et pouvoirs.

Cette orientation a été votée par nos délégués à l'assemblée synodale à 92 % des voix. Nous avons tous à mettre en oeuvre cette option fondamentale ; à vivre la coresponsabilité, ou, pour employer d'autres termes plus courants, à être partenaires, femmes et hommes, prêtres et laïcs. Qu'est-ce à dire ?

Vivre en partenaires,
c'est respecter nos différences et
collaborer à un projet commun.

Vivre en partenaires,
c'est ne pas craindre l'affrontement
et regarder en face nos divergences.

Vivre en partenaires,
c'est s'écouter et dialoguer sur ce
qui nous habite,
c'est s'écouter et découvrir tout le
champ inconnu de l'autre qui nous
bouscule,
c'est s'écouter et oser se risquer à
une polyphonie, toujours à inventer.

Vivre en partenaires,
c'est vouloir l'alliance
entre hommes et femmes,
entre clercs et laïcs,
entre jeunes et vieux,
entre gens de toutes races et de
toutes cultures, sans rien gommer
des êtres, de ce que l'on peut saisir,
de ce qui reste mystère.

Vivre en partenaires,
c'est toujours une distance avant
d'être une rencontre,
c'est seulement une distance, ja-
mais une « non-rencontre »,
c'est la bonne distance trouvée dans
la rencontre, dans toute relation.

Catherine BIGO

Genèse du partenariat

Il ne faudrait pas croire qu'au Pa-
radis les choses se passaient si bien
entre Adam et Eve. Adam ne pouvait
pas oublier qu'il avait été le premier
humain sur la terre. Il répétait sou-
vent qu'il était là avant et que cela lui
donnait forcément de la priorité, de
la préséance, de la prérogative.

Souviens-toi, disait-il à Eve, *que tu
es sortie d'une de mes côtes.*

D'accord, d'accord, rétorquait-elle,
*eh bien profitons-en pour vivre côte
à côte.*

Cette plaisanterie (la première de
notre histoire) laissait Adam com-
plètement froid. A vrai dire, il était,
à cette époque, encore bien loin de
pouvoir comprendre la plaisanterie.
Il avait tellement d'autres choses à
faire. Il était très occupé à galoper
sur des lions ou des chameaux, et à
dévorer des bananes, des mangues
ou des ananas.

Sa manie était de se comparer à
Eve.

*Je cours plus vite que toi, je mange
plus que toi, je me fatigue moins
vite...*

*Ne dis pas que je fais plus ou
moins que toi*, répliquait Eve, *dis
plutôt que je fais autre chose.*

Cette subtilité (la première de no-
tre histoire) échappait à Adam. Avec

Eve, pensait-il, le dialogue est problématique, on ne comprend jamais le sens de ses messages. Il choisit d'éviter cette femme le plus possible et il ne s'aperçut pas qu'Eve dépérisait très fort.

Un jour, il la vit rentrer chez elle, les bras chargés de plantes et de fruits rares.

D'où viens-tu ? » lui demanda-t-il pour avoir l'air de s'intéresser.

Je viens de chez mon docteur.

Un docteur ? Quel docteur ?

Le docteur Serpent. C'est un spécialiste. Il me comprend, lui, il est d'une telle souplesse avec moi.

Tu es vraiment malade. Je pourrais être jaloux d'un puma ou d'un éléphant, mais un serpent, ma pauvre fille...

Huit jours après, Eve revint à la charge :

Le docteur Serpent voudrait nous voir tous les deux. Il pense que nous avons besoin d'une thérapie de couple.

Il commence à me siffler un peu trop fort dans les oreilles, ton docteur. Pas question ! Tu la feras seule ta thérapie de couple, si ça te chante...

Du temps passa. Eve se préparait des potions de plus en plus sophistiquées, qui pourtant n'avaient pas l'air de lui redonner sa forme des premiers jours. Un soir elle réussit à retenir Adam à dîner et lui servit un

apéritif de sa confection.

Qu'est-ce que c'est ? demanda Adam.
Pour une fois ce n'est pas trop mauvais.

Du cidre ! - Connais pas.

- Du jus de pomme, si tu préfères.

Le docteur Serpent dit que ce breuvage peut nous donner une science et une puissance surhumaines et que, grâce à elles, nous...

Elle n'eut pas le temps d'achever. A la première gorgée le ciel se couvrit, le tonnerre gronda, une formidable pluie antédiluvienne les trempa jusqu'à l'os.

Il fait si froid soudain », cria Eve.

C'est parce que nous sommes nus, répondit Adam. *Fuyons !*

Ils coururent, mais la forêt dressait devant eux mille obstacles. Ils finirent par s'asseoir, serrés l'un contre l'autre, épuisés. Ce fut, en somme, la première **assise du partenariat...**

Dans l'épaisseur des arbres, des chacals, des hyènes poussaient de terribles cris comme Adam et Eve n'en avaient jamais entendus. Puis ce fut un bruit sourd, cadencé : des pas, des pas immenses... Quelqu'un approchait, quelqu'un qu'ils connaissaient bien :

Je vais avoir besoin de toi, » dit Eve
« Moi aussi », répondit Adam.

Sam CANAAN (auteur bien connu des lectrices et lecteurs de la revue JESUS)

UNE RELATION-CLE : FEMMES ET HOMMES PARTENAIRES

Cette étude a été réalisée dans le cadre des « Assises du partenariat », qui se sont déroulées à Evreux, le 13 mars 1993.

Cette manifestation fut organisée à l'initiative du groupe « Femmes et Hommes en Eglise » d'Evreux, pour répondre à un voeu émis au synode diocésain de voir cette question approfondie et de mettre sur pied des structures concrètes de partenariat. L'exposé qui suit fut précédé de celui de Jean Joncheray, sociologue, intitulé « Le partenariat : mode ou courant durable ? ». Alice GOMBAULT est déléguée générale de « Femmes et Hommes en Eglise » et enseignante à l'Institut Catholique de Paris.

Une relation-clé

Pourquoi cette idée de « relation-clé » ? Parce qu'il nous semble que la relation entre hommes et femmes est une relation susceptible d'ouvrir la compréhension que l'on peut avoir des relations en général et ici de la relation de partenaire. C'est ce rôle que nous allons essayer de lui faire jouer ici, en faisant l'hypothèse qu'elle pourrait être un modèle intéressant, un paradigme des autres relations. Nous tenterons d'abord de dégager ce qui nous semble la caractériser (4 caractéristiques) et les impasses où elle peut se fourvoyer. Ensuite, nous verrons les perspectives dans les-

quelles un partenariat peut s'établir, et en conclusion, les conséquences sociales et ecclésiales d'un partenariat femmes et hommes.

Une relation fondamentale

La relation entre hommes et femmes est une relation-clé, à cause tout d'abord de son caractère d'universalité. La différence des sexes possède quelque chose de fondamental à laquelle nul/nulle n'échappe et qui recoupe tous les autres types de différences, tels que l'âge, la race, la classe sociale, la culture, la religion...etc. On peut être blanc ou noir, mais on est une blanche ou un

blanc, une noire ou un noir. On peut être jeune ou vieux, mais on est une jeune fille ou un vieux monsieur. On peut être musulman ou chrétien, mais si on est une femme musulmane ou un soldat chrétien, la différence religieuse, tout comme la différence raciale, sont sérieusement aggravées de la différence des sexes, pour faire allusion au triste exemple de l'ex-Yougoslavie.

Ce caractère fondamental de la relation sexuelle dépasse la relation de couple. Nous allons traiter ici, de façon plus large que le couple, la relation sociale qui s'établit entre le masculin et le féminin, entre les femmes et les hommes, pris collectivement, en tenant compte, cependant des répercussions de cette relation sur les individus.

L'universalité de cette relation fait qu'elle se rencontre dans la quotidienneté de nos vies et dans les différents secteurs de l'existence. Avec Pierre de LOCHT, nous pensons que « ce qui se vit au niveau des grandes relations humaines (trop souvent marquée de non-respect et d'emprise dominante) est le décalque de ce qui se passe dans ce lieu primordial du lien (intime) entre l'homme et la femme ». Toute relation aurait donc quelque chose à voir avec la relation primordiale homme/femme. Promouvoir le partenariat au coeur de cette dernière possède-

rait un caractère déterminant, parce que, si le partenariat ne s'établit pas au coeur de la relation de l'homme à l'homme, il est vain de penser qu'il pourrait s'établir ailleurs de façon durable. Nous définissons donc ici le partenariat entre femmes et hommes comme le coeur de la relation de l'homme à l'homme.

Une relation complexe

La relation entre femmes et hommes est une relation complexe, car elle mêle une position d'égalité, celle qui est de mise entre êtres humains, qui sont dans un statut de parité essentielle (statut affirmé par Jean-Paul II dans *Mulieris dignitatem* 1988) à une relation asymétrique, celle qui s'enracine dans la différence des sexes. Ces deux relations s'expriment l'une dans l'autre, l'une par l'autre. La relation à l'Autre, sexué différemment de moi, est en même temps une relation au Même que moi. La similitude et la différence sont ici intimement liées. Cela crée une sorte de paradoxe assez inconfortable à vivre, que les sociétés patriarcales ont résolu par la subordination des femmes aux hommes. L'égalité est gommée et les différences sont valorisées, mais hiérarchisées. C'est-à-dire que les rôles féminins, les attitudes dites féminines, sont toujours secondes par rapport aux rôles et comportements

masculins. En voici quelques exemples, pris dans des textes récents : l'un donne, l'autre reçoit ; l'un aime, l'autre est aimée. L'un apporte la matière, l'autre la métamorphose. L'un conquiert, l'autre organise. L'un est action sur le monde, l'autre est relation... Dans ce type d'expression, c'est la femme qui est qualifiée d'autre, de différente.

Philippe COTTEREAU, dans le dernier bulletin FHE N° 53, dénonce les viols systématiques commis en Bosnie ; il en rend responsable la société patriarcale, dont c'est l'un des fruits, oh ! combien amer. Mais à travers les femmes violées, c'est l'humanité qui est abusée, selon le beau titre de ce même bulletin « Femmes violées, Humanité abusée ».

La logique de la langue française est un exemple de l'emprise patriarcale. Elle n'a qu'un seul et même mot pour désigner l'être humain en général et l'individu masculin de l'espèce humaine ; ce qui met la femme dans une situation pour le moins inconfortable. En effet, l'homme est homme et n'est pas femme. La logique est sauve et l'"identité claire. Pour la femme, il n"en va pas de même, car elle est à la fois un homme et elle n'en est pas un. Cette contradiction due au langage tend à faire oublier que la femme est un être humain à part entière. Si l'homme masculin est homme, il n'est pas seul à l'être. Or on a souvent

tendance à considérer l'homme (vir) comme le prototype de l'humanité, la femme n'étant qu'un complément, un ajout. Cette façon de voir porte un nom : l'androcentrisme. Dans les sociétés androcentriques, l'homme (aner) est le centre, il se tient en lui-même, possède une identité indépendante de celle de la femme. La femme, elle, n'existe que pour lui (faite pour lui) et par lui, socialement, économiquement et souvent psychologiquement. Que la femme soit relative à l'homme est réel mais il faudrait l'affirmer avec autant de force de l'homme qui est lui aussi relatif à la femme. Il n'y a pas d'identité sexuée qui ne se fasse en référence, en relation, donc relativement à l'autre sexe. Or dans les sociétés androcentriques, la relativité est à sens unique. La femme est relative à l'homme, mais l'homme ne l'est pas à la femme.

C'est à la suite de pareils raisonnements entraînant des fonctionnements sociaux qu'on a pu faire de l'homme masculin seul, l'image de Dieu, dans la mesure où seul il est plénitude d'humanité, la femme ne pouvant être que son reflet.

Il nous faut revenir à l'intuition première qui dit que Dieu créa l'homme à son image, homme et femme il le créa. Chacun des deux est plénitude d'humanité et en même temps aucun des deux ne peut annexer cette plénitude à son profit et

en exclure l'autre, en le (plus souvent en « la ») réduisant à son seul sexe, à sa seule appartenance sexuelle. Il y a donc bien une nécessité de maintenir la complexité de la relation entre homme et femme. On pourrait nommer cette complexité, comme étant celle du paradoxe du Même et de l'Autre dont on ne peut évacuer ou diminuer aucun des deux termes. Il faut garder ensemble et ce qui nous rend semblables et ce qui nous rend différents.

Une relation de l'irréductibilité

La différence sexuelle permet une relation intime entre homme et femme au sein de laquelle la plus grande proximité physique coexiste avec une distance irréductible, impossible à combler. Même en restant dans l'hypothèse d'une relation sexuelle réussie et heureuse pour les deux membres du couple, on ressent l'altérité du partenaire et sa propre solitude. Malgré le désir d'unité, qui va parfois jusqu'au désir de prendre ou d'absorber l'autre, ou de fusionner avec lui ou encore de se perdre en lui ou en elle, on expérimente que c'est le lieu même où l'abolition de la différence est impossible puisqu'elle est la condition même de l'union.

Le vis-à-vis, l'autre, auquel on est affronté n'est pas façonnable à sa merci.

Une relation du manque

La sexualité marque notre façon d'être humain ; nous ne sommes humains que sur le mode féminin ou sur le mode masculin. La nature humaine apparaît donc comme marquée par le manque. Le manque est constitutif de l'homme comme de la femme. Il s'agit d'un manque positif : il est à la base du désir, de l'appel mutuel ; il est la chance de la relation, de la communication. Personne n'a à justifier son manque, car ce manque est aussi sa richesse. C'est la disparition du manque qui est à craindre, mais non celui-ci. Sans le manque, on s'imaginerait facilement que l'on tient l'autre bien en main, que l'on sait qui il/elle est. Non seulement nous figeons autrui dans la représentation que nous nous en faisons, ou dans des rôles stéréotypés, mais encore il/elle n'a plus grand chose à nous apporter. Le manque que constitue la différence sexuelle a une portée générale. L'être humain se perçoit comme être fini, être limité. Sans un consentement serein à la présence du manque, nous nous privons de la possibilité de faire advenir quelque chose ensemble et de nous faire advenir mutuellement. Le sujet ne peut que mourir asphyxié s'il devient l'objet de l'autre. Quant à celui qui reste seul maître du terrain il n'est pas dans une meilleure situation, car on n'existe pas tout seul.

On perçoit ici un modèle pour

toute relation, y compris un modèle de relation à Dieu : Dieu, qu'il faut renoncer à saisir, à voir face à face, à prouver, pour le laisser être et pour nous laisser être.

Les impasses du partenariat

Les réflexions précédentes nous amènent à désigner plusieurs types d'impasse dans la relation homme/femme : en premier, il s'agit de la domination d'un sexe sur l'autre. Que cette domination soit inversée par rapport à la domination masculine historique ne change pas la relation et ne débouche pas sur le partenariat. Penser la relation sur le mode de l'égalité, vue comme une identité, déboucherait sur un monde unisexe « tous hommes ou toutes femmes » bien ennuyeux. Vouloir être à soi-même les deux sexes conduirait au mythe de l'androgynie, sorte de mégalomanie. Chaque fois, on a essayé de passer outre le paradoxe du Même et de l'Autre, soit en grossissant les différences au point de fausser et de rendre impossible la relation, soit en les niant. Il nous faut examiner deux impasses au caractère plus subtil : la spécificité et la complémentarité.

La spécificité est ce que l'on met en avant, lorsqu'on se sent menacé dans son identité ; lorsque les équilibres relationnels évoluent comme c'est le

cas aujourd'hui entre hommes et femmes et qu'il faut se redéfinir. La condition des femmes a été modifiée par les progrès de la médecine entraînant la maîtrise de la fécondité et l'allongement de la vie humaine. Celles-ci ont donc occupé autrement l'espace social puisqu'elles ne sont plus confinées aux soins des enfants et de la maison. La maternité et les tâches domestiques ne prennent plus la vie entière d'une femme. Celles-ci gèrent d'autres champs de responsabilité. Une anthropologie se modifie et avec elle une symbolique de l'homme et de la femme. Les hommes sont contraints à se situer eux aussi différemment. Femme et homme font système et l'un des éléments du système ne peut évoluer sans que l'autre n'en soit aussi atteint.

On pourrait aussi appliquer cette analyse à la relation clerc/laïc qui est en plein bouleversement et où l'on voit la notion de spécificité très employée dans les textes officiels.

En utilisant cette notion, on cherche alors ce qui peut nous distinguer d'autrui, ou d'une autre classe sociale, sans confusion possible. La crainte de se perdre dans un monde unisexe ou dans une société indifférenciée, mais surtout la crainte de perdre ses pouvoirs, provoque la recherche des spécificités : celle des sexes, mais aussi celles des cultures, des religions...etc. La recherche de spécificité peut avoir quelque chose

de légitime. Mais la spécificité devient vite une survalorisation des différences. Pour la justifier, on la magnifie, on la sublime, on la déclare non seulement originale, mais unique et non partageable. On se l'attribue, mais aussi on en attribue aux autres, qui ne se reconnaissent pas forcément dans des spécificités qu'on leur impose. Pensons aux femmes enfermées dans une vocation sublime à la maternité ou à la virginité et aux hommes dans la maîtrise de la matière.

Luce Irigaray est une des théoriciennes de cette idée. Elle pense, à juste titre, que la différence féminine, n'est pas encore reconnue, dans toute sa richesse. Mais, elle pose a priori que l'homme a une relation au monde, à l'objet, et que la femme a une relation aux personnes. Même si cela était vrai, ce dont, personnellement, je ne suis pas sûre, Luce Irigaray glorifie tellement cette spécificité féminine qu'elle en écarte les hommes et y enferme les femmes. On ne peut d'un côté se plaindre de l'accaparement du pouvoir par les hommes et de l'autre monopoliser les valeurs de relation. Comment espérer un monde plus équilibré si les femmes ne s'investissent pas dans les rôles d'autorité et de responsabilité et les hommes dans les valeurs relationnelles ?

Pour exister et être respecté dans

son unicité et son originalité, il devrait suffire d'être humain, sans avoir besoin de brandir des spécificités ou se justifier de ne pas en avoir. Trop de spécificité extraordinaire entraîne la marginalisation.

La complémentarité n'est pas une meilleure voie. En effet, cette notion est habituellement utilisée de façon non réciproque. C'est généralement la femme qui est perçue comme complémentaire de l'homme et non l'inverse. On retombe dans l'anthropologie qui fait de la femme un os surnuméraire, un ajout, un supplément (agréable !), mais relatif à l'homme et second par rapport à lui. La notion de complémentarité n'est acceptable que si elle est assortie du mot « réciproque ». De plus, si la complémentarité permet théoriquement d'articuler des différences sans conflit, elle ne permet pas d'articuler les similitudes et il y a au moins autant de similitude entre un homme et une femme qu'il n'y a de différence.

Le partenariat : un modèle à établir ensemble

Les bases d'un partenariat s'établissent par les deux parties. Il n'y en a pas une qui dicte à l'autre ce qu'elle doit faire et ce qu'elle doit être pour être partenaire. Cela se négocie à deux. C'est faute de cette négociation à deux que la spécificité ou la complémentarité sont des impasses au partenariat. Ce principe n'est pas

encore en vigueur dans l'Eglise, du fait que les femmes n'ont pas accès aux lieux de décision. La lettre du pape « *Mulieris dignitatem* » est encore un exemple de cette façon de procéder où un homme, fut-il le pape, dit aux femmes quelle est leur nature, comment elles doivent se comporter et surtout ce qu'elles ne doivent pas faire sous peine de perdre leur identité féminine. Une telle attitude est suspecte ; que craignent donc de perdre les hommes pour assigner aux femmes leur domaine d'activités et les attitudes profondes qu'elles doivent endosser, qui sont, comme par hasard, des attitudes de réception et d'accueil, peu susceptibles de provoquer des conflits ou des compétitions ? « Si trop souvent ce sont des hommes qui s'expriment le plus fort lorsqu'il s'agit de la femme, de réalités qui lui appartiennent le plus directement (la maternité, l'interruption de grossesse...), c'est davantage en fonction d'eux-mêmes, de leurs désirs et de leurs besoins, de leur manière masculine de répartir tâches et responsabilités ».

Que les femmes aient leur mot à dire sur ces sujets est stricte justice. Mais il ne faudrait pas tomber dans le mouvement inverse qui en excluerait les hommes. Ce ne serait pas non plus du partenariat. Femmes et hommes, hommes et femmes ont à s'exprimer sur tous les sujets humains. Cette conviction m'amène à remettre en cause les stratégies de

certains groupes de femmes.

J'ai eu l'occasion de discuter avec des responsables de groupes uniquement féminins, qui me disaient l'importance de ces groupes pour donner aux femmes une conscience d'elles-mêmes, qu'elles ne peuvent prendre qu'entre elles, toute présence masculine risquant de les bloquer ou de les déresponsabiliser. « Tant qu'il y aura des femmes à mettre debout, ces groupes sont nécessaires » disaient-elles. Et je veux bien les croire, mais en même temps, je leur répondais : « Avez-vous réfléchi au fait que pour toute femme que vous mettez debout, c'est en face d'elle un homme qui perd ses marques, ses points de repères, et qui ne sait plus trop où il en est et qui il est ? »

Une perspective de construction des identités

On se situe ici dans une perspective de construction mutuelle et permanente des identités. On ne naît ni homme, ni femme, mais on ne cesse de le devenir sous le regard de l'autre, pour paraphraser S. de Beauvoir. On ne naît comme personne, y compris comme personne sexuée qu'« au sein d'un processus relationnel ».

On sait qu'il faut s'accepter et se reconnaître comme fille ou garçon, au cours de l'enfance. Cette identification est d'autant plus heureuse que les relations au père et à la mère

sont heureuses et que les images des deux sexes offertes par la famille et la société sont positives et ouvertes.

En même temps, on ne peut plus aujourd'hui parler de l'homme ou de la femme au singulier, comme si la nature féminine ou masculine était totalement déterminée, fixée une fois pour toutes et également partagée par les uns et par les autres. Il existe, en fait, une multiplicité d'hommes et de femmes, aux caractéristiques sexuelles plus ou moins marquées, plus ou moins changeantes selon les moments de la vie, mais surtout aux comportements diversifiés à l'extrême, débordant leur appartenance sexuelle.

Le sexe est un élément d'identification parmi d'autres. Par exemple, aujourd'hui toute la vie d'une femme ne peut être consacrée à la maternité et aux travaux domestiques. C'est une donnée historique nouvelle due à la maîtrise de la fécondité, à l'allongement de la vie humaine, à la baisse de la démographie... qui fait que l'identité féminine ne peut plus se définir sur les mêmes bases, du coup l'identité masculine non plus. C'est en même temps toute une symbolique qui ne fonctionne plus. C'est là qu'achoppe actuellement la question de l'ordination des femmes. Il n'y a plus d'arguments anthropologiques et du coup la symbolique qui s'appuyait sur eux ne permet plus d'exclure les femmes du ministère

ordonné.

Les représentations culturelles où s'enracinent les identités sont elles-mêmes sujettes à évolution. Est-ce que le concept d'identité évolutive peut aller jusqu'à envisager le changement de sexe ? Je ne le pense pas, pas plus qu'on ne peut changer d'âge ou d'appartenance à une race. Par contre, c'est l'image que l'on a de son sexe et de l'autre sexe qui, elle, peut changer. Si l'identité est une construction, c'est qu'elle est faite des diverses images de soi que nous échangeons les uns avec les autres. C'est donc une construction qui s'élabore nécessairement ensemble, entre hommes et femmes.

Conséquences du partenariat hommes/femmes sur la vie sociale et ecclésiale

Un authentique partenariat hommes/femmes nous apparaît donc comme une relation nécessairement complexe, gardant en tension le paradoxe du Même et de l'Autre, gardienne de l'irréductibilité et du manque ; relation à construire ensemble dans un processus où l'identité ne cesse de s'enrichir. Un tel partenariat paraît de nature à transformer des fonctionnements sociaux et ecclésiaux.

Dans la société, nous connaissons le mouvement irrésistible des fem-

mes vers le travail professionnel et n'avons pas encore vu de façon aussi générale l'investissement des hommes vers les tâches d'éducation des enfants, de tenue de la maison ou de maintien des liens sociaux et familiaux. Il en résulte la double journée de travail, forme moderne de l'exploitation des femmes. Un authentique partenariat est de nature à remettre en cause l'organisation de la société et la place qu'y tient le travail avec la valeur un peu exorbitante que l'on accorde au travail productif au détriment des autres formes d'activité sociale. Le chômage est peut-être une occasion de repenser tout cela.

Dans l'Eglise, la hiérarchisation des différences et leur sacralisation est plutôt source de discriminations, malgré les discours théoriques qui les dénoncent, que de partenariat.

Le modèle d'ordre monarchique et pyramidal sur lequel elle s'est constituée lui rend difficile de concevoir et de mettre en oeuvre un modèle de partenariat qui inclut la mobilité des fonctions et des rôles et valorise la réciprocité et la mutualité. Le refus de l'ordination des femmes est dans la logique de ce modèle. Seulement, ce refus ne correspond plus aux situations concrètes vécues par les femmes et par les hommes dans la société comme dans l'Eglise, ni aux identités nouvelles qu'ils et elles se

construisent ; il nuit à la crédibilité du message chrétien et constitue un obstacle au processus œcuménique de réconciliation des Eglises.

Pourtant, l'Eglise ne manque pas de paroles prophétiques qui pourraient servir de base à de nouvelles relations entre hommes et femmes : il y a d'abord le comportement de Jésus vis-à-vis des femmes et qui tranchait sur celui de son temps ; il y a les fortes paroles de Saint Paul dans Gal. « En Christ, il n'y a plus ni homme, ni femme ». Remises dans leur contexte, ces paroles ne signifient pas nécessairement l'abolition des sexes, mais que toute relation de domination entre les êtres humains est abolie dans les trois secteurs d'exploitation de l'homme sur l'homme que sont : le racisme, l'esclavagisme et le sexisme.

Le mystère chrétien nous introduit au coeur des relations de partenaires : Dieu, en s'abaissant, se fait, en Jésus-Christ, notre partenaire d'humanité, qu'on soit homme ou femme ; en nous élevant à la gloire de la Résurrection, à la suite de Jésus-Christ, il fait de nous ses partenaires (partenaires de divinité) ; enfin, il fait de toutes les femmes et de tous les hommes des partenaires entre eux et fonde leur essentielle égalité par leur participation au même salut.

Alice GOMBAULT

Chronique d'un séjour profitable au Canada.

par Marie-Thérèse van Lunen Chenu.

Au retour de deux séjours au Canada en cette année 1992-1993, je voudrais faire partager ici quelques gerbes de ma moisson et présenter dans leur contexte les précieux articles que je dépose à notre Centre Femmes et Christianisme de Lyon (cf p. 40). Qu'on ne cherche pas un ordre d'importance en cette revue qui suit d'abord un ordre chronologique.

FEMMES FEMINISME OECUMENISME

Réseau Oecuménique des femmes du Québec : un rassemblement de 250 femmes féministes chrétiennes - deux dossiers.

Au Québec comme ici, l'accolade des termes « féministes » et « chrétiennes » fait parfois problème. L'oecuménisme affronte une difficulté supplémentaire : on est majoritairement catholique et fran-

cophone, protestant et anglophone. Gisèle Turcot, élément déterminant dans le Réseau et co-présidente du Rassemblement (avec une anglicane, Constance Middleton-Hope) ouvre celui-ci en affirmant : « Le temps est venu de partager nos inquiétudes et nos expériences, de nous dire nos convictions, nos droits et notre foi sur une base oecuménique ».

Réseau Oecuménique des Femmes du Québec / Quebec Women's Ecumenical Network - ROF/WEN (1) est né en 1988 après les grands rassemblements organisés par l'Etat pour fêter les 50 ans de droit de vote des femmes. Les chrétiennes s'y étaient manifestées pour redire leur participation déterminante dans le féminisme au Québec ; (on se souvient peut-être que les évêques avaient eu le très beau geste de s'excuser publiquement de leur retard à comprendre et des freins mis... En

88, les Québécoises peuvent créer le ROF et le WEN parce qu'elles y croient, parce qu'elles se connaissent de longue date dans des groupes et à des occasions qu'elles forgent pour travailler ensemble). Le Réseau donc, « pour créer un lien privilégié entre les femmes de toutes les Eglises chrétiennes, pour développer une spiritualité oecuménique, créer des liens de solidarité avec toutes les femmes et partager des informations... »

Le Rassemblement. Sous le titre **Oser la liberté : Osons dire qui nous sommes et ce que nous voulons faire advenir**, elles se sont retrouvées 250 à Montréal pour la Pentecôte 1992, des habituées et des inconnues, des femmes dans l'Eglise et d'autres. Colloque absolument bilingue ; liturgie aussi, superbe de créativité. Travail axé autour de **Qui sommes-nous ?** (réflexion commune à partir de témoignages...), **Que pouvons-nous ?** (la démarche a pour objectif de faire surgir notre pouvoir -empowerment - qu'il faut traduire plutôt par prise de conscience de ses capacités et prise de responsabilité), **Que voulons-nous ?** (quelles transformations ? quels moyens ?).

1° dossier : ce que l'oecuménisme des femmes dit aux Eglises

Il est paru sur douze pages dans la livraison de Mars de la revue Rela-

tions (2) et présente une suite réflexive et informative du Réseau. Pour Marie Gratton Boucher, l'oecuménisme des femmes s'est forgé sur la foi commune qui les unit, plutôt que sur ce qui les divise. « Elles ont été étrangères à ces débats qui ont consommé la rupture et l'ont entretenue (cette foi) pendant si longtemps. » Elles sont solidaires d'une expérience commune de marginalisation » ; « leur exclusion des lieux de décision leur donne un autre éclairage sur les questions d'ecclésiologie et de ministères qui sont au coeur des débats ». Une théologienne canadienne anglaise protestante, Marylin Legge, présente les pratiques de femmes en Afrique, Asie et Amérique du Nord et montre que les questions de justice sont au centre de leur démarche. L'article de Rosemary Radford Ruether replace les pratiques des communautés liturgiques féministes Women-Church, aux Etats-Unis dans le contexte plus large de la libération de tous les peuples opprimés. Et Elisabeth J. Lacelle clôt remarquablement le dossier. Elle « considère que le mouvement oecuménique officiel des Eglises est le lieu ecclésial où s'est le plus développé un effort de dialogue et d'intégration critique, mais réelle, de la conscience de la foi féministe et d'une recherche de tradition chrétienne fidèle à ses origines. J'entends par là qu'un cheminement s'y

est produit que peu d'Eglises particulières ont parcouru par elles-mêmes ».

2° dossier : Oser la liberté outil d'animation

Ce ne sont pas à proprement parler les actes du Colloque mais plutôt une invite à participer à la réflexion et à la démarche qui a permis sa mise en forme. Un outil d'animation puisqu'on revoit en détail la théorie de base, les thèmes de travail, le déroulement (3).

Les familles inter-Eglises, vous connaissez ?

Dans son n° de mars 1993, la très bonne revue canadienne francophone, **Oecuménisme** (4), se réjouit du « cadeau extraordinaire » que représente pour la communion de tous les baptisés « les familles inter-Eglises ». On aura compris qu'il s'agit là de ce que nous connaissons en France et en Suisse depuis 1962 sous le nom de « Foyers mixtes » ou inter-confessionnels. « Dans de nombreuses régions d'Amérique du Nord, les mariages mixtes sont davantage la règle que l'exception... ils sont en train de transformer notre pastorale oecuménique ». Les évêques catholiques du Canada et la commission nationale de dialogue anglican-catholique (ACR) ont « appuyé fortement la formation d'associations de foyers

inter-Eglises ». Le Centre canadien d'oecuménisme, situé à Montréal, a été chargé de cette animation.

La septième Conférence internationale des familles inter-Eglises aura lieu en 1994 en Ecosse. A lire Melanie Finch qui nous la présente en disant : « nous devons oser nous voir nous-mêmes comme des Mages », comment ne pas reconnaître notre ressemblance ? Nous aussi à Femmes et Hommes en Eglise ou ailleurs, nous voulons affirmer que le partenariat homme/femme et inter-Eglises « est le fruit de l'Esprit-Saint à travers toute l'Eglise ».

Association des religieuses pour la promotion des femmes

Elle existe depuis 1975 et une cinquantaine de communautés religieuses ont maintenant une ou plusieurs **répondantes** regroupées dans cette association dont Céline Dubé (qui était déléguée à notre colloque de 1991) est présidente. Leur mission est proche de celle des Répondantes diocésaines à la condition féminine : elles se chargent de faire progresser la promotion des femmes et tout ce qui se fait pour la soutenir. Elles y croient, elles sont elles-mêmes engagées sur tous les terrains, et étaient co-participantes du Rassemblement et du Réseau. On les trouve solidaires et efficaces, souvent premières dans les initiatives des groupes de femmes et au service des femmes les

plus défavorisées. Les Répondantes réussissent aussi à convaincre leurs communautés de participer en fournissant un appréciable appui financier. Trois fois l'an, elles publient un Bulletin de douze pages où l'on apprend beaucoup (5).

Recherches féministes

Sur ce chapitre, encore plus qu'en d'autres, je ne peux donner ici qu'un tout petit aperçu. Au Canada abondent les programmes de recherche, cours, séminaires, colloques, formations, publications sur tout ce qu'il est tout-à-fait ici établi d'appeler les recherches féministes ou Women's studies. Elles sont financées par des organismes d'Etat, ou des associations privées le plus souvent aidées de subventions et s'adressent à tous les niveaux post-universitaires (interdisciplinaires), universitaires, formations permanentes, etc.

Un ouvrage collectif excellent donnera une idée de l'effort de théorisation déjà entrepris. C'est celui de Marisa Zavalloni, *L'émergence d'une culture au féminin* (6).

L'Institut de recherches et d'études féministes de l'Université du Québec à Montréal, sous la direction d'Anita Caron, poursuit ses travaux et notamment des enquêtes sur « Femmes, formation théologique et emploi » (Cf livre déjà paru 7). C'est à cette université que j'ai pu assister,

en juin 92, à la brillante soutenance de thèse de Marie-Andrée Roy ; nous en reparlerons à la parution de son ouvrage.

Olivette Genest, théologienne, exégète sémioticienne, très connue pour ses ouvrages et articles (elle est membre de nombreuses sociétés, et nous avons produit un document FHE à partir de ses articles) (8), dirige depuis plusieurs années un séminaire à l'Université d'Ottawa sur « Les femmes et les différents systèmes normatifs » (9). Au euxième congrès mondial sur la violence et la coexistence humaine (Montréal, 13-17.07.92), dans une séance sur les « formulations classiques et féministes de la violence à la lumière de l'interdisciplinarité » elle a présenté « la violence systémique faite aux femmes : défi à la définition et à la théorisation de la violence en général ». Avec beaucoup de rigueur, elle a défini « la violence blanche, sans éclats, celle qui émane d'un système en place, pour certains de ses sujets ». Exemple : l'Eglise catholique (10) C'est elle aussi qui affirme dans un autre article, « qu'après une phase de déconstruction qui a mis en lumière son androcentrisme », la théologie féministe est en phase de reconstruction de la théologie... on ne peut qu'admirer avec quelle rapidité le point de vue féministe l'a amenée en deux décennies (.70 et 80) à reposer les questions fondamentales, à lancer les questions nouvel-

les qui tardaient à venir dans le paradigme antérieur » (11).

Sur le thème : « Violence : regards de la théologie féministe »

Lors d'un cours très suivi à la Faculté Autonome de Théologie protestante de l'Université de Genève sur le thème : « Violence : regards de la théologie féministe ». Olivette Genest fut invitée à prononcer la conférence majeure : « La violence ecclésiale envers les femmes : réalité, exagération dite « féministe » ou scandale ? ».

Enfin, le cours d'Olivette Genest à Montréal a inspiré à quelques de ses élèves une livraison de la revue biblique Scriptura. « Par la main d'une femme, la Bible lue de l'autre côté (12)

Elisabeth Lacelle a vu « le Centre canadien de recherche sur les femmes et les religions », qu'elle dirige à l'Université d'Ottawa, promu. Il est le seul organisme de ce genre habilité désormais à offrir le grade de doctorat. Le Centre publie une Lettre bisannuelle d'informations qui donne une idée du foisonnement des recherches. On y lit (12/92) que « puisque la recherche féministe dans le champ du religieux, et notamment celui de la spiritualité, connaît un essor sans précédent, le Centre a produit une Bibliographie thématique informatisée sur le sujet de la spiritualité féministe nord-américaine » (13).

Dans le texte d'une conférence donnée par E.J.Lacelle, Celle-ci retrace son itinéraire « en études des femmes » (14) et un chapitre très dense à sur « les sciences religieuses féministes : un état de la question » (15) présente des réflexions approfondies sur le nouveau paradigme des sciences religieuses féministes : « une connaissance-sagesse en travail »

De Monique Dumais, éthicienne de l'Université du Québec à Rimouski, j'ai rapporté un article très nourri aussi : « Variations éthiques sur les femmes majeures en théologie » (16).

D' Yvonne Gebara, théologienne brésilienne invitée au Canada : « Enjeux et nouveaux défis d'une approche féministe de la théologie de la libération » (17).

Enfin j'ai eu la joie d'être proche collègue de Micheline Laguë et Pierrette Daviau à la Faculté de théologie de l'Université Saint-Paul à Ottawa. Toutes deux, et d'autres, se sont remises à l'ouvrage pour « Femmes et Ministères » qui prépare une nouvelle publication. Nous en aurons bientôt des nouvelles.

Je suis très reconnaissante au Doyen et aux professeur/e/s de la Faculté Saint-Paul qui m'ont invitée à la chaire Foi et Justice sociale pour donner un cours d'un semestre qui, pour la première fois, se centrait sur « Droits des femmes, Droits de l'hu-

main - Pour une éthique d'échanges renouvelés entre les sexes ».

Des femmes et des hommes partenaires

A la Faculté Saint-Paul je me suis réjoui de retrouver des articles de mon voisin bibliste Jean-Paul Michaud (18). J'ai beaucoup apprécié le livre de Jean-Pierre Prevost, « La Mère de Jésus - Dix questions sur Marie ». (Il a écouté celles des féministes). J'ai découvert enfin, dans le cahier de présentation des cours, celui que j'aurais aimé pouvoir suivre, de David Perrin : « Special Questions in Christian Spirituality : Feminist and Men's Issues : A Spirituality of Dialogue », cours suivi du reste par autant d'hommes que de femmes. (20)

Enfin la Faculté de théologie compte parmi ses professeurs, André Guindon, l'auteur de « The sexual Creators » (21) qui lui a valu des difficultés de la part de la Congrégation pour la doctrine de la foi.

Jacques Gagné, de l'Institut de Pastorale, présente ce livre et ce qui a fait problème dans une étude très documentée (22), excellente introduction qui consolera un peu ceux qui ne liront pas en anglais ce livre non traduit. J. Gagné en a traduit le titre ainsi : « Les personnes sexuées créatrices - Une proposition éthique pour chrétiens en recherche ».

D'André Guindon lui-même on lira « L'éthique sexuelle qu'en Eglise je professe ». C'est la mise au point que Rome lui a demandé de publier. Avant tout, un article passionnant (23) sur des questions qui nous occupent toutes et tous : « A l'instar des Personnes divines qu'elles confessent, les personnes humaines n'ont d'identité qu'en relation à autrui ». L'auteur se prévaut de la tradition chrétienne « pour proposer un modèle éthique qui énonce comme première finalité nécessaire de la sexualité humaine l'intégration en chacun de nous des aspects sexuels corporels (la sensualité) et des aspects spirituels (la tendresse) de qui nous sommes »... La deuxième finalité essentielle de toute vie sexuelle humaine c'est « son ouverture nécessaire à l'altérité pour la formation d'une identité humaine authentique »... La troisième étant « la libération des personnes par l'amour. Aussi la générosité de l'amour devient-elle un troisième critère obligé d'une éthique sexuelle chrétienne ». L'ouvrage, on le voit, tend tout entier à retracer dans la fidélité à la Tradition le sens d'une fécondité relationnelle de la sexualité.

Nous terminerons tout simplement ce parcours incomplet par la lecture d'un journal paroissial dont la découverte a réjoui ma si bonne et précieuse voisine Micheline Laguë. Un religieux, Pierre Goulet, Supérieur

provincial C.S.V. en écrivait l'éditorial à propos de la mort de Jeanne Sauvé, qui fut la première femme Gouverneur Général, respectée et très aimée, titre de l'édito : « Première femme ».

«...Je m'étonne toujours d'entendre des hommes, des prêtres, des religieux déplorer que les femmes prennent de la place - leur place - dans le monde, dans la société, dans l'Eglise. On trouve de belles raisons, psychologiques, sociologiques, théologiques pour dire que le rôle de la femme est différent de celui de l'homme ; plus souvent qu'autrement, on veut dire : moins important.

De quoi a-t-on peur au juste ? Que les femmes bouleversent notre vie, nos habitudes, nos certitudes ? C'est vrai que lorsque les femmes s'en mêlent, les choses changent. Oui ! Le monde, la société, l'Eglise changent quand Marie de Nazareth, Catherine de Sienne, Thérèse d'Avila, Marguerite d'Youville, Simone Monnet-Chartrand ou Jeanne Sauvé s'en mêlent ! Avons-nous peur du changement ? (24)

Les ouvrages et articles cités sont déposés au Centre Femmes et Christianisme à la Faculté de Théologie de Lyon (cf p. 40)

- (1) ROF/WEN, Réseau, 5035, rue de la Roche, Montréal, Qc -H2J 3K1
 (2) Revue Relations, mars 1993, 25 rue Jarry Ouest, Montréal, Qc H2P 1S6, dossier de 14 pages.
 (3) adresse du Réseau, cf (1), dossier de 66 pages.
 (4) publiée par le Centre Canadien d'Oecuménisme : 2065, rue Sherbrook Ouest, Montréal, Qc H3H 1G6 ; on peut l'obtenir en France (120 FF l'abonnement) à Unité des Chrétiens, 80 rue de l'abbé Carton, 75014 PARIS
 (5) Association des Religieuses pour la Promotion des femmes, 9255, 24 Avenue, Montréal H1Z 4A2 (collection au Centre)
 (6) Maria Zavalloni : l'émergence d'une culture au féminin, éd Saint Martin, 1987.
 (7) Femmes et Pouvoirs dans l'Eglise, collectif, ed VLB, IREF, Univ. du Québec, Case postale 8888, succ. A, Montréal, Qc H3C 3P8
 (8) Document FHE, 68 rue de Babylone, 75006 PARIS.
 (9) Présentation du cours au Centre
 (10) Article à paraître, photocopié au Centre, 16 pages
 (11) « Trois cent cinquante ans plus tard. La critique féministe de la raison théologique » au Colloque « Les bâtisseuses de la Cité » AFCAS 1992
 (12) Scriptura, sept. 1992 n° 10, Lectures féministes de la Bible, l'histoire d'une passion : Jésus et les femmes, « il n'y a plus l'homme et la femme », 104pp, 5,00 \$, 2765, chemin de la Côte Sainte-Catherine, Montréal, Qc H3T 1B5
 (13) Université d'Ottawa, Sciences religieuses, 177 Waller, Ottawa, Ont. K1N 6N5
 (14) « D'une terre en friche à la serre universitaire : un itinéraire en études des femmes », conf. du 4 oct. 92, à paraître, photocopié 26 pages.
 (15) 40 pages dont 10 de bibliographie : Denise Veillette, Ed. Femmes et Religions, Québec, Presses de l'Université Laval.
 (16) Ethica, vol 4 n° 2 (1992) 31-52, revue du groupe Ethos, Univ. du Québec, 300 allée des Ursulines, Rimouski, Qc G5L 3A1
 (17) Bulletin de l'Entraide missionnaire, vol XXXIV, n° 3, oct. 92, 5 pages
 (18) J.-P. Michaud, « Marie et la femme selon saint-Jean » in Eglise et Théologie, 7, (1976), p379-396, Fac. de Théologie, Univ. St-Paul, 223 rue Main, Ottawa, Ont. K1S 1C4
 (19) J.-P. Prévost, « La mère de Jésus » 10 questions sur Marie, Ed. Novalis-Cerf, 1987, 125 pages.
 (20) Description (1 page) au Centre.
 (21) A. Guindon, The Sexual Creators, an ethical Proposal For Concerned Christians, Lanham, University of America Press, 1986
 (22) J. Gagné, «...homme et femme il les créa » Gn 1,27, Co-créateur et co-créatrice comme personnes sexuées » in Sciences pastorales, 11, 1992, p. 81-112.
 (23) A. Guindon, L'éthique sexuelle qu'en Eglise je professe, Eglise et Théologie, 24, 1993, p. 5-23 - Voir aussi « L'être femme : deux lectures », Eglise et Théologie, 9, 1978, p. 103-168.
 (24) « Viateurs », Montréal, 4-2-93

Foro de estudios sobre la Mujer

Communiqué d'Espagne:

L'information reprise régulièrement dans la presse, à savoir que quelques 2000 prêtres et évêques anglicans souhaitent leur transfert dans l'Eglise catholique à la suite de la décision de l'Eglise d'Angleterre d'ordonner des femmes prêtres, a provoqué une réaction de rejet de la part des femmes du (Foro de Estudios sobre la Mujer), ainsi que des membres du groupe **Femmes et Théologie** et du collectif **Femmes et Eglise** (Dones en l'Eglesia). Elles se déclarent troublées, tourmentées, affligées et perplexes.

Troublées parce qu'elles ne peuvent pas considérer comme une « conversion » ce qui ne devient un désaccord d'avec sa propre Eglise qu'après qu'un vote vous ait mis en minorité.

Tourmentées parce que l'incorporation d'une large proportion de dissidents appartenant à une Eglise-soeur pourrait, si elle est acceptée, créer un dangereux précédent au regard de l'oecuménisme.

Affligées parce que tout ce processus se fonde sur un manque de considération envers les femmes, aussi bien de la part des candidats-transfuges que des membres qui accueilleraient.

Perplexes à cause du fait que les prêtres anglicans mariés peuvent être acceptés dans l'Eglise catholique au moyen d'une ordination supplémentaire, tandis que les prêtres catholiques mariés se voient interdits de ministère et qu'aucun débat sur le libre choix du célibat n'est même pas autorisé.

Nous n'avons pas à prendre parti dans cette triste affaire mais notre conscience ne nous permet pas de nous taire et nous n'intervenons vraiment qu'à contre-cœur. Nous le faisons en gardant notre foi à une Eglise que nous n'avons pas l'intention de quitter et en continuant d'espérer que cette information est sans fondement et que les faits futurs viendront la démentir.

Original en espagnol
publié aussi en anglais

Appel pour de nouveaux ministères dans l'Eglise catholique.

Femmes et Hommes en Eglise est présent, par Alice Gombault, au bureau de Droits et Libertés dans les Eglises et soutient l'appel pour de nouveaux ministères dans l'Eglise catholique paru dans Témoignage Chrétien : « Même si nous aurions pu suggérer certaines formulations différentes sur quelques points du texte, le temps ne l'a pas permis, nous sommes d'accord sur l'essentiel qui rejoint les conclusions du Colloque que nous avons tenu fin janvier à Paris (cf n° 53 p 30-31) »

Il n'est pas possible d'attendre plus longtemps. Catholiques éclairés par l'Evangile et l'enseignement du concile Vatican II, attachés à une Eglise qui respire du sacerdoce commun de tous les baptisés, nous souffrons de voir un nombre croissant de nos communautés privées de prêtres eux-mêmes moins disponibles écrasés qu'ils sont par la multiplication des fardeaux de leur ministère.

Le peuple de Dieu, dont nul ne connaît les limites précises, a besoin de prêtres. De partout des voix s'élèvent pour que soit réexaminée la question des ministères ordonnés dans l'Eglise. Des laïcs, des prêtres mais aussi des évêques demandent avec insistance que des réponses soient apportées au risque croissant

de séparation entre le ministère de la Parole et celui des sacrements. De nombreuses communautés vivent en effet de plus en plus mal la mort de proches sans le secours des sacrements, comme le passage, plus ou moins régulier, d'un prêtre, transformé en VRP, pour un baptême, ou une célébration de l'eucharistie.

Il y a urgence. En France même, la quasi totalité des synodes diocésains s'est prononcée pour que soit enfin sérieusement prise en compte, dans l'Eglise catholique, la possibilité d'ordonner des hommes mariés, des femmes, prêtres d'une Eglise au service des hommes et du monde. C'est dans cette perspective que nous lançons cet appel. De quels prêtres - féminin et masculin - et de quelles formes de

sacerdoce - définitif et temporaire - le monde actuel a besoin pour l'avancée du Royaume de Dieu qu'on ne peut pas confondre avec l'Eglise ?

De nombreux laïcs, déjà témoins de la « Bonne nouvelle » de l'Evangile, sont aujourd'hui prêts à mettre leur charisme et leur formation au service de ministères qu'il appartient aux responsables de notre Eglise de créer, à l'image des apôtres qui ont su innover pour répondre aux appels

des premières communautés chrétiennes.

Nous demandons aux responsables de notre Eglise d'avoir confiance et de se saisir collégialement de cet appel pressant qui monte du peuple de Dieu pour que, dans le dialogue, mûrissent encore des communautés d'Eglise ouvertes, disponibles aux appels du monde, au service de la justice, de la paix et de l'épanouissement de tous les hommes.

Les femmes dans les trois religions

L'Association des Ecrivains Croyants d'Expression Française (A.E.C.F.) a organisé à Chantilly, du 14 au 16 mai, un colloque sur La femme et les femmes dans le Judaïsme, le Christianisme et l'Islam.

Un des points qui rapproche musulmanes, juives et chrétiennes est la recherche d'une interprétation enfin dégagée des préjugés androcentriques qui ont caractérisé l'exégèse jusqu'à ce jour. Dans tous les textes fondateurs, on retrouve les traces d'une libération des femmes, occultée jusqu'à ce jour.

Dans le Judaïsme, ces traces ne peuvent à vrai dire être perçues que dans les récits qui mettent en scène

des femmes, mais le rôle de celles-ci est essentiel pour assurer l'accomplissement de la promesse, que ce soit « les matriarches », plus clairvoyantes que leur mari (voyez Sara, Rebecca, Rachel et même Léa), ou celles qui ont délivré Israël d'un danger mortel (Debora, Esther, par exemple). Et depuis 1840, le Mouvement juif libéral a modifié les choses. Les femmes ont désormais non seulement le droit mais le devoir de lire la Torah, comme les hommes, et ont commencé d'être admises comme rabbins. Il y a une centaine de femmes-rabbins aux Etats-unis, quelques-unes en Angleterre, et une en France, Paule Bebe.

Pour l'Islam, il faut se replacer dans le contexte de l'époque où il est

né. La femme n'était alors qu'un objet, et la polygamie était illimitée. Le Prophète a donné à la femme le statut de personne et a réduit la polygamie à quatre femmes, mais en ajoutant la condition, en réalité impossible à réaliser, d'être équitable pour les autres et de les aimer autant l'une que l'autre. Ce qui, selon l'interprétation qu'en font les musulmans d'aujourd'hui, équivaut à l'interdire.

Aussi les musulmanes qui vivent sur le territoire de la France attendent-elles de notre gouvernement qu'il fasse respecter les lois qui interdisent la polygamie, et qui sont souvent contournées. Il faut ajouter que des associations françaises (comme la Cimade) en liaison avec elles luttent dans le même sens.

En ce qui concerne le christianisme, un exposé très fouillé de France Quéré sur la position de Paul en 1 Co. 11,7, puis sur celle d'Ephésiens 5,22, a fait ressortir que la situation classique de soumission des femmes étaient atténuée par Paul par l'exigence d'une soumission de tous les uns aux autres et de l'amour du mari pour sa femme.

Chez les orthodoxes, les femmes n'ont pas accès aux ministères. Mais les prêtres étant mariés, les femmes de prêtres jouent souvent un rôle important. D'autre part, après avoir été longtemps un sujet impossible à

évoquer, la question de l'ordination des femmes commence à se poser. La situation des orthodoxes dans les pays de l'Est peut faire évoluer la question, car le manque de prêtres ne tardera pas à se faire sentir en même temps que se produira une évolution des esprits.

Faute de temps, les religions de la Réforme n'ont pas été évoquées, bien qu'il eût été intéressant d'énumérer toutes les Eglises qui aujourd'hui admettent les femmes au pastorat, voire à l'épiscopat, et, bientôt, dans l'Eglise d'Angleterre, à la prêtrise si proche de la nôtre, puisque les sacrements y sont semblables.

Quant au catholicisme, si tout semble bloqué par le Code de droit canonique qui réserve l'ordination à l'homme (**vir**), se fondant sur la Déclaration **Inter Insigniores** de 1976 qui la refuse aux femmes pour « suivre l'exemple de Jésus », il est facile de démontrer que « l'exemple de Jésus » ne peut servir d'appui, bien au contraire : le Maître a accepté des femmes comme « disciples » à part entière, et il est évident qu'il ne pouvait donner aux femmes la mission officielle de transmettre son message alors qu'elles n'avaient pas le droit de parole. Il ne faut pas oublier en effet que les Douze ne furent que des « missionnaires ». Ils n'entrèrent pas dans les structures des premières communautés, celle de Jérusalem étant dirigée par

Jacques, frère de Jésus qui n'avait pas été apôtre et non par Pierre, « qui se déplaçait continuellement » (Ac.9). Ceci est trop connu pour s'y attarder. Mais, comme l'a dénoncé le P. Bernard Sesboué dans un articles des Etudes (sept. 1992), il y a aujourd'hui des « distorsions » inadmissibles entre le droit canonique et la pratique : ainsi, les femmes exercent en fait des fonctions pastorales, allant jusqu'à la présidence d'une communauté (ADAP ou paroisses confiées à des femmes, religieuses, ou laïques). Or, la Tradition constante veut que la présidence d'une communauté entraîne la présidence de l'eucharistie. On ne la respecte pas pour les femmes. De plus, l'impossibilité pour les femmes de présider le Repas du Seigneur oblige un prêtre de passage à « consacrer » parfois un « baquet » d'hosties, dans un geste qui peut paraître magique dans des pays de mission, et qui, de toutes façons, oblige à conserver ces hosties dans un frigidaire... avec des anti-moisissures... Quelle notion de l'eucharistie véhiculent de telles pratiques ?

Les représentants des trois religions du Livre appellent donc de leurs vœux une re-lecture des textes sur lesquels se font leurs Eglises et qui apparaîtront alors leur donner les droits de « la personne » qui ont été bafoués par des siècles du culture patriarcale.

Suzanne TUNC

PAYS DE GALLES

Le Synode de l'Eglise anglicane du Pays de Galles s'est prononcé le 14 avril 1993 à la majorité des deux-tiers en faveur de l'ordination des femmes. La décision a été prise par 199 voix contre 97. A l'instar de l'Angleterre, il faudra encore une loi ecclésiastique qui devra également être adoptée par les évêques, les prêtres et les laïcs à la majorité des deux tiers. Les premières femmes pourraient être ordonnées prêtres dans le pays de Galles en 1995.

AUSTRALIE

Cinq femmes prêtres

L'archevêque anglican d'Adélaïde en Australie, a ordonné quatre hommes et cinq femmes. Celles-ci étaient les premières à accéder à la prêtrise dans ce pays depuis que l'Eglise anglicane a autorisé leur ordination Vermeil 93.

VIOLS EN BOSNIE

Nous avons choisi de mettre en valeur la Protestation des Religieuses de France pour aborder un événement qui va bien au-delà du seul engagement des chrétiens pour un monde...enfin humain. Aussi modeste est notre apport en ce numéro. Nous avons demandé à certaine d'entre nous de partager ce que lui a suggéré sa participation « à la base », en Lorraine.

Lancée le 20 janvier 1993 à Paris par les responsables de France, la « Protestation » fait courir à travers le pays une onde que n'arrêtent ni l'hiver, ni les urgences professionnelles, ni les différences de classe, de religion d'opinion...

Une onde que portent des mots de chair et de sang...

des mots d'espérance et d'amour,

« révoltées, indignées...solidaires...action, soutien... »

Une onde dont les points d'émergence sont, quels que soient les points d'insistance :

* une veillée de prière et de jeûne le 11 février, ici convoquée par des religieuses, là demandée par un groupe oecuménique ou une association de femmes,

une veillée animée par des religieuses et des laïcs, avec des prêtres, des pasteurs, des évêques,

dans une église de village, une cathédrale, un temple, une simple salle.

* une campagne de signatures à l'intention de responsables et/ou des églises.

« C'est notre manière de manifester notre soutien », dira ce groupe de femmes d'un petit village d'ici, faisant circuler le texte de la Protestation.

* des actions soit des rassemblements autour du texte de la Protestation, soit une collecte de fonds en faveur d'organismes de soutien aux femmes de Bosnie, soit la diffusion du texte auprès des médias locaux et régionaux.

Une onde de choc qui provoque des retours :

- des réponses de personnalités officielles, parmi lesquelles on peut citer celles de Mmes Weil, Guigou, Fontaine, celle de M. Delors.

- la prise de position de Jean-Paul II, « à la suite de celle des religieuses de France » écrivait le journal La Croix du 1^o mars.

Une onde qui n'en finit pas de se propager, mais saura-t-elle garder sa force de stimulation et d'action ?

Agnès LANG

Chemins Nouveaux, à l'occasion de la récente décision de l'Eglise anglicane d'Angleterre, a redonné à ses adhérents un témoignage qui date de 15 ans. Nous pensons aussi que la question posée reste d'actualité, même si l'auteur du témoignage l'écrirait sans doute aujourd'hui avec quelques nuances différentes. Place donc à un document de nos partenaires (cf notre dernier n° 53) qui donne la parole à celles et ceux qui attendent toujours d'être écoutés, d'être acceptés comme des soeurs et des frères dans la foi, de collaborer aux transformations dont les Eglises ne peuvent se passer, que cela les arrange ou les dérange, si l'Esprit-Saint continue à faire des siennes dans la liberté et l'amour des humains...ce que nous croyons !

Femme de prêtre : une honte ou une chance pour notre Eglise ?

Pour l'Eglise en marche, comme dans la société, un mouvement d'origines diverses se dessine, de prise de conscience d'un nouveau rôle de la femme. Cette question est abordée aussi bien à la communauté de Boquen, qu'à Rueil, qu'à Femmes et Hommes dans l'Eglise.

C'est une question d'identité aussi bien que de rôle. Sous l'impulsion des mouvements de femmes créés aux U.S.A. puis en Europe, depuis 68, le phénomène atteint enfin l'Eglise. Il y a urgence à entendre cette question

et à tenter d'y répondre, car elle sous-tend bien des problèmes spécifiques de l'Eglise.

En effet, pourquoi :

- non au sacerdoce de l'homme marié ?
- non au ministère du prêtre marié ?
- non à l'ordination des femmes, malgré les ministères effectifs que remplissent certaines d'entre elles : les catéchètes, les missionnaires chargées de paroisse, etc...?

DOCUMENT

La réponse à ces trois questions est le mépris de la femme par la tradition, reflet d'un contexte socio-culturel dépassé. La femme y est trop souvent considérée comme la tentatrice, la pécheresse, le sexe impur, indigne. On ne tolère la femme dans l'Eglise que vierge ou veuve, asexuée. On a peur du dialogue sexuel. Il faut briser cette peur.

Il y a urgence pour l'Eglise à revaloriser le dialogue sexuel, à se dessiller les yeux, à découvrir la richesse de ce langage, à cesser de le mettre en opposition avec le dialogue spirituel, alors qu'ils peuvent être source l'un de l'autre (cf le Cantique des Cantiques). Une urgence à redécouvrir qu'il peut être un intermédiaire, un véhicule privilégié de l'Amour de Dieu.

Urgence à effacer cette caricature abominable du clerc « divis » entre sa fidélité à Dieu et son amour pour une femme, où la dichotomie Chair-Esprit est flagrante, considérant la femme comme essentiellement et uniquement charnelle et l'homme comme tentant de s'identifier à l'Esprit.

Il est urgent pour la réconciliation et l'unification de l'être humain, qu'il soit masculin ou féminin, de redire que Dieu nous a créé à son image (Gn 1.27 « homme et femme il le créa ») et que c'est dans l'unité de cette bipolarité complémentaire que nous ressemblons à Dieu, non dans la séparation orgueilleuse.

Parmi les couples chrétiens, ne sommes-nous pas, nous femmes de prêtres, dans une situation privilégiée de sensibilisation à cette question ?

Mariée il y a six ans, par Amour et par Vocation, à un prêtre dont je voulais épouser autant le Sacerdoce que la personne (seule incarnation possible d'un appel qui ne pouvait trouver son accomplissement dans une vie religieuse célibataire), privés tous deux d'un ministère reconnu, nous avons essayé de réaliser ce Sacerdoce à notre mesure dans une recherche continue. Cette soif de vivre un jour le même ministère nous a rendus :

- attentifs à saisir toutes les occasions de partager avec d'autres chrétiens en recherche.

- soucieux de rester à l'écoute des théologiens et des exégètes modernes, à l'affût de tous les lieux vivant d'un réel esprit évangélique, travaillant à tout ce qui pourrait renouveler les mentalités dans l'Eglise.

En vivant solidaire du sacerdoce de mon mari, j'ai compris progressivement que j'avais une dimension spécifique de ce sacerdoce à vivre et que, bien évidemment, j'ai à le vivre au féminin.

En tant que femme, je suis partie prenante de tout ce que l'Eglise a dénigré et de tout ce qu'elle a faussement sacralisé dans la femme.

Ayant souffert moi-même de cette non-reconnaissance de l'être femme

de la part des clercs et des hommes d'appareil, je ne dois pas me soumettre à cette « fatalité », à cet « ordre des choses », à cette oppression de fait.

Au nom de tous ceux et celles qui vivent cette même oppression, je dois dire tout haut que si l'Eglise veut être encore crédible, si elle veut annoncer Jésus-Christ aux hommes et aux femmes de notre temps, elle doit changer sa mentalité et ses structures. Car à vin nouveau, il faut des outres neuves. Les vieilles outres crévent de partout, et le vin nouveau, jailli de Vatican II, se répand et se perd...

Si l'Eglise continue d'ignorer les femmes comme elle a ignoré la classe ouvrière au XIX^e siècle, elle perdra les femmes comme elle a perdu la classe ouvrière.

Elle n'a pas fini de se convertir, de se dépouiller, de se faire plus pauvre, à l'écoute des opprimés, si elle veut encore « annoncer la Bonne Nouvelle aux pauvres ».

Et, pour ce faire, elle n'a pas fini de se déclergifier, de se mettre pleinement à vivre avec...et de se féminiser...Car l'universalité du prêtre célibataire, formé au séminaire, est une utopie ! Seul le Christ est universel. Saint-Paul lui-même fut l'Apôtre des Gentils parce qu'il fut l'un des leurs !

C'est en essayant d'être pleinement moi-même dans ma vie de femme, d'épouse et de mère, solidaire des

difficultés, des questions des femmes d'aujourd'hui et tout en partageant avec mon mari ce désir de voir Jésus-Christ annoncé dans notre monde, c'est en essayant de répondre quotidiennement à ces deux exigences : être femme aujourd'hui et soucieuse de vivre à part entière le sacerdoce de mon mari.

C'est en voyant d'autres femmes, d'autres couples marcher dans la même voie, que j'en arrive à cette conviction profondément vécue que la femme et le sacerdoce ne sont pas antinomiques, que l'amour humain et le sacerdoce ne s'excluent pas, bien au contraire.

Je ne suis certes pas la seule à le croire et ne suis qu'une voix parmi d'autres. Mais je souhaite ardemment que d'autres voix se lèvent pour dire que cette opposition n'est que loi périmée et misogynie de l'Eglise Catholique Romaine. Dans la réalité de nos vies, notre être-femme et notre être-sacerdotal ne font qu'une seule chair. Il ne manque que l'écoute et la reconnaissance de nos évêques pour que cette réalité soit une richesse, un service de plus au bénéfice de toute l'Eglise.

Les prêtres au foyer, au lieu d'être une tare cachée, ne sont-ils pas la promesse d'autre chose pour notre Eglise ?

G. J.

Le 15 octobre 1978

Les femmes dans la société française

Gabriel Marc, nouveau co-président de l'association Femmes et Hommes en Eglise a donné une conférence sur ce thème au Centre de perfectionnement des journalistes (Paris, février 1992). Le texte de cette conférence est disponible au Centre de Lyon. En voici quelques extraits.

Temps libre et loisir.

Pour les femmes actives, surtout celles qui ont des enfants, et plus encore celles qui exercent une profession indépendante (agriculture, commerce, artisanat...) le cumul de la vie professionnelle et de la vie domestique constitue toujours une très lourde charge : aux alentours de 75 heures par semaine pour les indépendantes (avec ou sans enfants), de 70 heures pour les salariées avec enfants, 65 heures pour les salariées sans enfants. C'est aussi une charge d'une cinquantaine d'heures pour les femmes dont on dit pourtant qu'« elles ne travaillent pas », qu'elles sont

« inactives » ! Cette charge retentit sur les autres emplois du temps, notamment le « temps personnel », même le sommeil, qui est réduit. C'est encore plus vrai du temps de loisir, encore appelé temps libre, qui constitue une sorte de reliquat après que l'on a accompli tout le reste. Si une femme inactive dispose de 30 heures de temps libre par semaine, une femme ayant des enfants et exerçant une profession indépendante n'en a que 13 ! Un certain nombre d'activités du temps libre, liées à la vie relationnelle et à la culture étant peu compressibles, c'est surtout le temps passé devant la télévision qui fait la différence : une mère « indépendante » y passe 4 h 30 par se-

maine, une inactive sans enfants 13 heures, alors qu'un homme salarié y passe 11 h 30 et un inactif 15 h 30.

A scruter les emplois du temps une inégalité saute aux yeux : à genre d'activité égal les hommes disposent de plus de temps libre que les femmes parce que leur charge de travail global est plus faible. Ce sont les indépendants qui sont les plus chargés avec près de 70 h par semaine, ce qui les rapproche de leurs femmes. Les salariés n'ont qu'une charge de 62 h 30 et les inactifs moins de 30 heures. La différence de charge se répercute sur le temps libre.

Vie professionnelle

Les filles restent peu nombreuses dans les « filières nobles », qui permettent l'accès ultérieur aux postes de responsabilité. Elles ne sont plus que 40% dans le troisième cycle des Universités (54 % à l'Université et dans les enseignements longs). Elles sont moins de 20 % dans les écoles d'ingénieurs, 26% dans les écoles supérieures agricoles, 36% dans les écoles d'architecture, 44% dans les écoles de commerce, ce qui reflète la présence féminine dans les classes préparatoires aux grandes écoles.

Manifestement, et malgré les évolutions sensibles sur le long terme, les parcours à caractère scientifique restent encore peu accessibles aux jeunes filles. Certains y voient des inaptitudes - on parle de cerveau

droit ou gauche -, d'autres y voient des penchants et des goûts. A regarder les données on peut se demander s'il n'y a pas surtout la pression d'un imaginaire social, d'une conception traditionnelle des rôles, solidement ancrée dans les mentalités, qui ne serait pas sans influence sur les programmes d'études.

Si l'on examine en effet, à tous les niveaux scolaires, les disciplines et les matières où les filles sont majoritaires, on est frappé par une sorte de cantonnement.

(...) Ainsi les jeunes filles se trouvent-elles orientées majoritairement vers le secteur tertiaire avec des accents sur le social, le paramédical, le domestique, le secrétariat, le commerce, les arts et les lettres. Cette orientation trace la physionomie ultérieure de l'emploi féminin(...).

En dépit de ce handicap de la formation le phénomène social majeur des trente dernières années est l'entrée massive des femmes sur le marché du travail.

Vie sociale, vie associative

La vie associative reflète pour partie cet inconscient collectif qui répartit les activités entre les sexes. Les femmes ont moins de temps que les hommes à consacrer à la vie associative. C'est vrai pour tous les genres d'associations, à l'exception des associations religieuses, des associations de parents d'élève et des

associations du troisième âge (les seules qu'une majorité de femmes fréquentent en couple), à l'exception aussi, mais dans une moindre mesure, des associations humanitaires, culturelles et artistiques. Religion, famille, compassion, lettres et arts, voilà les secteurs que l'on attribue majoritairement ou presque aux femmes dans la vie associative. Autre distinction des rôles : il n'y a que dans les associations religieuses et celles de parents d'élève que plus de la moitié des responsabilités sont exercées par les femmes. Dans toutes les autres associations les hommes exercent la majorité du pouvoir, ainsi que le cumul des responsabilités associatives.

Comme la société politique et la société économique, la société civile est donc entre les mains des hommes, même si c'est de manière moins accusée.

Conclusion

(...) Pour faire court, il me semble que la condition féminine est l'objet d'une triple révolution.

La première est silencieuse, discrète, mais déjà très engagée, c'est celle de la maîtrise de la fécondité, du pilotage de la conjugalité, de l'aptitude à vivre seule, même avec une charge de famille, (...).

La seconde est de notoriété publique, bien avancée déjà mais pas encore socialement assumée : c'est l'irruption comme norme de vie féminine de l'activité professionnelle. Elle vient s'intercaler dans un emploi du temps qui, depuis des décennies, était rempli par le temps personnel, le temps domestique et le temps libre. La société s'adapte à la nouvelle situation par l'offre flexible d'emploi, l'économie en offrant des biens et services qui allègent la charge domestique mais guère encore le temps qu'elle exige. Ce qui s'adapte plus difficilement c'est la répartition des rôles qui devrait conduire à partager entre conjoints et avec les enfants la charge domestique. Faute de cela les femmes ont une difficile négociation avec le temps.

La troisième n'est qu'à peine commencée et n'est pas très bien engagée. Les femmes, en partie par manque de temps, en partie à cause du refus des hommes, en partie à cause des modèles mentaux traditionnels, sont absentes collectivement des lieux de pouvoir et de responsabilité de l'entreprise, de l'administration, de la politique, de la société civile. Elles n'ont de pouvoir qu'au foyer : cela suffira-t-il à assurer la contagion sociale ? Je n'en sais rien, mais nous restons bien, en dépit de quelques événements symboliques, dans une société masculine.

Gabriel MARC

Lecture Plurielle de l'Histoire de Samson

(Juges, XIII - XIV)

Suite ...voir n° 53 page 36

II - Lecture du texte hébreu

Entre Tsor'a et Eshtaol, entre « l'angoisse » et le « questionnement » - sens que ces noms propres suggèrent à l'oreille hébraïsante - l'esprit du Seigneur commence à souffler sur « le camp du jugement » où vit Samson. C'est alors que Samson descend vers son destin, « Timna », la « portion » de vie, de mission, qui va être la sienne, et qu'il rencontre en la personne d'une fille des philistins. Curieusement, à aucun moment il ne dit qu'elle lui plaît, ni qu'il l'aime, mais simplement, énigmatiquement, qu'elle est « droite » à ses yeux. Ce qualificatif évoque un chemin droit, qui va « droit » au but. Or, le texte l'indique clairement, la demande qu'il fait à ses parents de la choisir pour sa femme « vient de Dieu ». Car, bien sûr, les parents de Samson s'étonnent : pourquoi ne prend-il pas femme dans son peuple ? Ils ne compren-

nent pas, pas plus que plus tard, les parents de Jésus, quand celui-ci les quitte pour aller vers les hommes, vers les affaires de son père.

« Les Philistins dominaient Israël en ce temps là ». Que cherche-t-il donc en épousant une fille des dominants ? A avoir du pouvoir lui-même ? A dominer à son tour sur une femme ? Sur les Philistins ?

Au moment où Samson devient homme et découvre la femme, il découvre aussi sa force dans sa rencontre avec le jeune lion qu'il dépèce comme l'on fait un sacrifice : n'est-ce point sa propre force, le jeune lion qui est en lui, qu'il offre ainsi à Dieu ? Sacrifice agréé puisqu'il trouve plus tard dans la carcasse le miel... miel dont il fait offrande à ses parents sans leur en dire l'origine ni quoi que

ETUDES

ce soit le concernant : ce silence montre qu'il est en train effectivement de les quitter.

Samson fait, au seuil de sa jeune vie, un mariage classique puisque son père l'accompagne dans sa démarche. Que cherche-t-il donc dans la vigne de Timna ? dans le festin qu'il offre ? Il n'a pas droit au vin puisqu'il est nazir. N'aurait-il pas droit à la joie ? Le festin va se transformer en tuerie : de la domination ne peut rien venir de bon :

Samson évoque Jésus envoyé par son père pour entrer en dialogue avec les hommes, pour entrer en lutte avec Satan, pour en mourir finalement.

Avec ses cheveux longs, avec sa force, Samson, jeune « soleil » (sens de son nom hébreu « himshon »), veut impressionner en donnant un festin et en proposant une énigme. Trente hommes sont choisis pour le surveiller, pour faire le poids en face de lui. L'énigme a-t-elle pour but d'évaluer la sagesse des Philistins ? de leur en mettre plein la vue ? Il est évident qu'ils ne peuvent trouver la réponse, puisqu'elle concerne un fait qu'il est seul à connaître pour l'avoir vécu. La réponse ne put leur être révélée que... par la femme :

La femme se sent délaissée par Samson qui fait la fête et ne lui dit rien. Elle pleure sur lui pendant sept

jours, peut-être d'avoir un mari pareil qui se sert d'elle, qui lui tend un piège, à elle et à son peuple, qu'il l'utilise pour révéler la méchanceté des Philistins : il lui dit volontairement « le septième jour » la solution. Femme-objet aux yeux de Samson, elle l'est aux yeux de son père également qui la donne à un compagnon...

Samson, en fait, protège la femme en ne tuant pas les compagnons, en leur donnant ce qu'il leur doit (sauf les draps : pourquoi ?). Sa colère n'éclate qu'après avoir tué trente Philistins, et non avant, quand il se rend chez eux à Ashqelon : est-ce d'avoir été contraint à cet acte de violence ?

De plus, Samson ne pense pas que la femme est responsable du malheur : au temps de la moisson, de la maturité, il lui apporte un chevreau en cadeau, en sacrifice de réparation pour se faire pardonner. Il veut que ce qu'il a fait porte des fruits, il veut un accomplissement, un enfant : le verbe utilisé « paqad », « rendre visite », est le même qu'en Genèse 21 : « Dieu visita Sara » qui fut enceinte d'Isaac.

Mais le père de la femme a rompu le contrat en la donnant à un compagnon du marié : Il fait une bonne affaire en recevant une double dot :

Les renards (qui ravagent la vigne dans le « Cantique des Cantiques ») au nombre de trois cents, mettent le feu, un feu destructeur, pour terminer de brûler ce qui ne l'est pas encore. Ce qui est déjà brûlé, c'est la possibilité d'un couple, d'un enfant. Le feu de la colère de Samson, de son désir, du sacrifice du chevreau qui n'a pas eu lieu, va tout détruire. Les « 30 » compagnons sont devenus « 300 renards, répartis en 150 couples, « queue vers queue » se tournant donc le dos, symbolisant la séparation. Une torche unique entre deux queues est l'anéantissement du couple, du rapprochement entre Samson et les Philistins.

Les Philistins répondent par le feu et mettent à exécution leur menace de brûler la fille et son père : Alors Samson met tout sens dessus dessous, « jambe par-dessus hanche » dit le texte. L'Esprit du Seigneur n'est pas nommé. Les renards dans la Bible apportent le châtement aux méchants (Psaume 63,11), sont présents dans les ruines du Temple (Lamentations 5,18, Ezéchiël 13,4) : là où Dieu n'est pas précisément.

Il y avait 30 guerriers d'élite autour de David (2e livre de Samuel, ch. 23, 1er livre des chroniques ch. 11) : Samson et David ont tous deux en commun d'avoir fait la guerre aux Philistins.

Et voici que l'Esprit du Seigneur reparait... avec la dépouille d'un âne et sa mâchoire : « Avec la mâchoire d'un âne de deux ânesses », dit Samson dans son chant de victoire parce qu'il vient de tuer mille hommes avec cet instrument. L'âne... apporte 20 ans de paix à Israël, les 20 ans où Samson va être juge. Mais c'est un âne mort, une mâchoire d'âne mort, qui ne peut parler (alors que l'âne de Balaam parle) ; de cette mort, de cette non-parole sort quelque chose de bon ; la vie pour Samson (il était comme mort, ses mains liées, et Dieu lui a rendu la vie) ; un coup d'arrêt qui tue quelque chose de malsain, de déjà mort, en tuant 1 000 Philistins. Maintenant Samson peut jeter ce moins que rien, cette mort de la parole, de la communication, cette mâchoire : il n'en a plus besoin, la mort est morte, c'est la paix.

Pourquoi, « un âne de deux ânesses » ? Peut-on être l'enfant de deux femmes ? le mari de deux femmes ? de deux soeurs ? Samson l'a refusé en refusant de prendre la soeur de sa femme comme femme.

Maintenant Samson a soif, comme Agar dans le désert (Genèse ch. 21), comme la Samaritaine au puits de Jacob (Jean 4) comme Jésus sur la Croix. Soif de vie, de justice, de liberté, de paix : tout ce qui manque aux Hébreux sous la coupe des Philistins. La soif accule Samson à

prier le Seigneur pour qu'il se rende compte que ce n'est pas lui qui agit, qu'il n'est pas un héros, que la vie se reçoit de Dieu, comme l'eau que fit jaillir Dieu, en frappant le rocher. Du minéral sort la vie. Samson le fort, démuni devant Dieu, menacé de mort, comme le peuple hébreu dans le désert, reçoit une autre force de Dieu et par deux fois donne un nom à un lieu : « Ramat Lehi », « élévation de la mâchoire » et « Ain Koré », « source de celui qui appelle ». Samson nomme, donne sens, peut être juge à présent.

Vingt ans passent. Brusquement Samson se rend pour la deuxième fois auprès d'une femme. Plus exactement (le début du chapitre 16 ressemble au début du chapitre 14) Samson part pour une ville philistine (Gaza cette fois-ci) et y voit une femme qui est une prostituée. Après une première expérience, compliquée, selon les règles du mariage, malheureuse, il vit un autre aspect de l'amour, plus simple et plus rapide, où il utilise sa force... dans un lieu : « Gaza » qui a pour signification « la force » (« razzia » en arabe « langue soeur »). Etrangement, le texte précise au verset 2 : « pour dire aux gens de Gaza : Samson est venu là ». Cela sent la déclaration de guerre : Quatre fois le mot « nuit » revient. Samson est-il dans la nuit, déjà quelque part aveuglé ? en utilisant sa force, la prostituée, il est dans le péché, dans

le refus de la loi divine. Les Philistins sont eux aussi dans la nuit, et Samson réduit à rien la protection de leur ville en transportant « au milieu de la nuit » les deux portes et leurs montants et leur verrou jusqu'au au haut de la montagne face à Hébron, la ville d'Abraham, la ville de David. Il rend visible sa force, don de Dieu, en portant ces portes vers Dieu. Dans la nuit, Dieu ne l'abandonne pas, et il n'abandonne pas Dieu.

Suite à ces forces nouvelles découvertes en lui, grâce à une prostituée (Jésus aussi ira vers les prostituées, mais pour les libérer de leur prostitution, non pour les utiliser), voici que l'homme mûr qu'est Samson découvre enfin l'amour, avec une femme faible, la seule qui ait un nom : « Dalila », c'est-à-dire « aux cheveux clairsemés ». Au torrent de Soreq, « vin rouge » de l'amour, pour la première fois Samson « aime ». Fort au début, il se montre tel qu'il est, faible, à la fin. Elle, faible, sera forte, Pourquoi ? Que se passe-t-il entre eux ? quel jeu jouent-ils ?

Pourquoi Dalila reedit-elle exactement à Samson les paroles que les Philistins lui ont adressées ? Elle l'avertit donc du danger qui le menace : « Apprends-moi en quoi réside ta grande force et comment t'attacher pour te faire violence », et ceci quatre fois : Il y a jeu et complicité, rivalité même, donc en un sens une

certaine réciprocité entre l'homme et la femme.

Pourquoi Samson se laisse-t-il attacher par Dalila ? Il semblerait qu'il veuille à tout prix la lier à lui. Il se rend bien compte qu'elle ne l'aime pas. Lui-même, lié à elle par sa passion, joue à se laisser lier, et croit pouvoir se libérer chaque fois. Il y a quelque chose de faux dans ces liens, puisqu'il veut lui faire croire qu'elle le lie, alors qu'il veut se délier quand il le veut. Il pense être maître de sa passion (il est éveillé les deux premières fois). Il en mourra (le sommeil où il est plongé les deux dernières fois est parlant : sa passion l'endort, il se croit en sécurité).

Devant l'échec de son projet d'être aimé de Dalila, de la séduire par sa force, « son être se retrécit à en mourir (verset 16) et il tente le tout pour le tout : il lui livre « tout son cœur », son secret du nazirat. Le désir de mort en même temps que la conviction qu'il s'en sortira encore une fois, donc le désir de se libérer de ses liens et d'être maître de lui, tout cela l'habite et fait de lui un personnage complexe. Aveuglé par sa passion, Samson livre le plus important de sa vie à quelqu'un qui ne l'aime pas : il se trahit en lui-même pour une femme. Or, on ne parle généralement que de la trahison de Dalila : Pourtant elle ne l'a jamais aimé et elle a toujours « annoncé la couleur ». Peut-être eut-elle préféré en lui

« l'homme » qu'elle appelle au verset 19, au héros qu'il veut se montrer...

Sa vie affective terminée, ratée, Samson va consciemment vers la mort. Aveuglé, il est lié par des « chaînes en airain » : le terme hébreu évoque le « serpent » et est utilisé rarement dans la Bible, et précisément quand un roi est aveuglé et emmené enchaîné en exil à Babylone (Sedicias en Jérémie 39,7 et en 2° livre des Rois 25,6 ; Manassé au 2° livre des chroniques 33,11, Joachin dans ce même livre 36,6).

~ Aux mains de l'ennemi de Dieu par excellence, le serpent, ses cheveux repoussent, sa force revient : Samson réfléchit et écrase dans sa mort plus de 3 000 Philistins :

Samson, héros de Dieu en guerre contre les Philistins, se trouve par là-même dans un rapport dominant/dominé... qui n'apparaît pas favorable à une relation homme/femme réussie : peut-on vraiment s'étonner que dans un tel contexte les deux premières femmes anonymes soient utilisées par lui, tandis que la troisième, Dalila, l'utilise ?

Michèle BURET

(1) *Emmanuel Levinas, du sacré au saint*, pp.54-81. Les Editions de Minuit, Paris 1977.

Trop d'actualités, les bibliographies et notes de lecture préparées pour ce numéro, paraîtront dans le numéro de Septembre.

BONNES PAGES

Avez vous lu « La pudeur au féminin » de Michèle MARTIN-GRUNENWALD, dans *Lumière et Vie*, de Février 1993 ? A ne pas manquer !

Elle est arrivée... notre Bibliographie signalétique en langue française

L'Eglise et les Femmes (mise à jour 1991)

Elle est au Centre « Femmes et Christianisme »

Avis de recherche :

Certains de vos dictionnaires qui dorment sur vos rayons de bibliothèque ou dans vos placards seraient bien utiles au Centre Femmes et Christianisme (Français, Anglais, Allemand, Italien, Espagnol, notamment) Merci.

CENTRE DE RECHERCHES ET DE DOCUMENTATION

Femmes et christianisme

Faculté de théologie, 25 rue du Plat 69288 LYON Cedex 02

Renseignements t.l.j. 78 42 11 26, avant 10 h. - Permanences Mardi et jeudi de 13h30 à 19h et les autres jours sur rendez-vous

Service documentation par correspondance à l'adresse ci-dessus

Prix orange et prix citron !

Une déléguée me l'a raconté personnellement, et je sais que c'est arrivé à d'autres :

Elle, pasteure réformée, avait été désignée, en dernière position sur la liste des déléguées à l'Assemblée générale de la KEK à Prague (10^e assemblée de la Conférence des Eglises européennes), par la Commission de Nomination de la KEK. Elle se réjouissait de remplir cette mission. Mais... la KEK propose et l'Eglise dispose...!



Sa propre délégation a pensé, que la seule place réservée à son Eglise se devait d'être occupée par l'évêque. Argument : « Dans un aréopage comprenant tant de dirigeants d'églises, d'évêques et présidents de synodes (mâles), elle, pauvre femme n'aurait aucune chance de se faire entendre et de s'imposer, donc que son Eglise serait mal représentée » Fatalité : l'argument l'emporta.

Ailleurs, à Canberra, n'a-t-on pas dit que l'Assemblée du Conseil oecuménique avait été dévaluée, « parce qu'il y avait trop de femmes n'ayant pas de fonctions dirigeantes » ? « Au nom de qui parlent-elles ? » demandait-on. Il n'était donc pas nécessaire d'être très attentif lorsqu'elles parlaient...

n.b. : ces arguments venaient tous d'Européens !!!

Qu'est-ce que cela donnerait, si nous, femmes, propositions pour la prochaine Assemblée de la KEK une haute et une basse assemblée ? La première, évidemment, pour les évêques et les dirigeants, la seconde pour tous les autres participants. Les Anglais nous ont démontré depuis longtemps qu'une telle organisation était démocratique. Une autre solution existe pour les Eglises : appeler des femmes et aussi des laïques à la direction des Eglises. A Hambourg, cette année, Maria Jepsen la première femme évêque luthérienne y a été élue. Beau signe d'espoir pour les femmes.

Espérons que beaucoup d'églises suivront cet exemple.

Elisabeth Raiser

Prix orange

Bulletin de la FOFCE- Hiver 92-93



Cartoonists & Writers Syndicate

"Allô, le bureau du Seigneur tout-puissant... - L'archange Michel à l'appareil, puis-je vous aider? - Qui est-ce? - C'est le pape Jean-Paul II. - Encore? - Il s'inquiète de cette histoire d'ordination des femmes. - Mais je lui ai déjà dit ce que j'en pense. Dites-lui que je ne peux pas le prendre. - Je suis désolé, elle est actuellement très occupée."

Dessin de Kal paru dans le Baltimore Sun

Le dessin de couverture du n° 53 vous a sans doute déjà livré ses secrets : d'un côté on annonce service orthodoxie spécificité complémentaires natura et de l'autre histoire ministères égalité démocratie partenaires. Le coup de crayon est celui de Roland Janvier !